

d'excellentes choses... surtout au prix qu'est la vie... Ah ! de mon temps, allez !...

JOSEPH. (*A voix basse*).— On se serrait la ceinture... On crevait la gueule ouverte. (*Jetant un coup d'œil vers la table, il reprend à voix haute*). Bon !... Je crois que c'est tout : tasse, soucoupe en fine porcelaine de Limoges... petite fourchette à dessert et petite cuiller en argent "marque Christofle"... enfin petit verre en cristal résonnant... Parfait !... Rien me manque. (*A Jean qui regarde ébahi*) : Tu vois bien que ce n'était pas la mer à boire que ce boulot-là... Sans compter qu'avec la chaleur atroce qu'il fait, tu te serais exposé à recevoir un coup de bambou à la nuque, en arrosant les salades de ton jardin.

JEAN.— Tu as peut-être ben raison... Quand on avance en âge, on devient de plus en plus grincheux et de moins en moins intelligent... Quand même, de mon temps...

JOSEPH. (*Lui coupant la parole*).— Quel éternel refrain ! De mon temps... De mon temps !... (*Décidé*). Les temps sont changés, voilà tout.

SCÈNE II

JEAN, JOSEPH et le COMTE.

LE COMTE. (*Entrant sans frapper*).— Eh bien ! Tout est prêt ?

JOSEPH.— Je viens de terminer à la minute, grâce au bon coup de main de monsieur Jean.

LE COMTE.— Très bien ! Dans ce cas, je vais donner l'ordre de faire entrer tout mon petit monde... Rodolphe, mon neveu, se mettra au centre, et les autres se placeront au petit bonheur.

JOSEPH. (*En inclinant la tête*).— C'est ça, Monsieur le Comte.

LE COMTE.— Quant à vous, Jean, vous resterez aider Joseph. Le service sera très facile mais fatigant, bien sûr... Vous veillerez à ce que rien ne fasse défaut à ces enfants. Il importe qu'ils rentrent chez eux, ce soir, enchantés de leur partie de fête.

D'ailleurs pour stimuler votre zèle, voici pour chacun de vous un beau billet de dix francs. (*Il prend son portefeuille, en retire deux billets qu'il remet en souriant aux garçons tout surpris*).

JEAN. (*Se courbant profondément*).— Monsieur le Comte est ben que trop généreux.

JOSEPH. (*Même geste*).— Merci, Monsieur le Comte.

LE COMTE. (*Vivement*).— Ah ! mais vous avez oublié un détail qui a son importance.

JOSEPH. (*Roulant les yeux partout*).— Quoi donc ?

LE COMTE.— Des fleurs, mon ami... Des fleurs... Il faut fleurir la table. Feu madame la Comtesse l'ornait toujours de ses mains habiles, chaque année, à pareille date.

JEAN. (*S'empressant*).— Dire que je n'y ai pas pensé. Je cours au jardin et je vous en rapporterai une énorme brassée de toutes les couleurs et de toutes les senteurs.

LE COMTE.— Allez et cueillez-y les plus belles et les plus embaumées ; car rien ne sera trop beau pour cette solennité que nous célébrons, et qui me rappelle le doux souvenir de mon épouse défunte.

JEAN. (*Sort en trébuchant*).— A votre service, monsieur le Comte... De mon temps.

SCÈNE III

JOSEPH, LE COMTE

LE COMTE.— Vous, Joseph, ayez l'œil. Vous êtes jeune, actif... aussi je compte sur vous pour mettre à l'aise nos petits invités.

JOSEPH.— Monsieur le Comte m'honore vraiment.

LE COMTE.— Vous êtes un brave jeune homme ; vous me servez avec le plus grand dévouement... A l'occasion, je saurai vous récompenser de vos efforts d'une façon plus notoire.

JOSEPH. (*Balbutiant*).— Vous me comblez, Monsieur le Comte. Je suis indigne de vos promesses.

LE COMTE.— Je m'en vais au devant de mon bataillon de diabolins tapageurs, et je vous l'amènerai ici, en si bon ordre que possible.

JOSEPH.— C'est pas pour dire, mais Monsieur le Comte, adore les gosses (*se reprenant*) mince ! je veux dire les enfants.

LE COMTE.— Que voulez-vous ? J'aurais tant désiré en avoir quelques-uns. Le ciel n'a pas exaucé mes désirs. Alors je me console de ce malheur (car c'en est un) en faisant un peu de bien à ceux des autres.

JOSEPH. (*Avec respect*).— Monsieur le Comte est vraiment un type épatant (*se reprenant*) Zut ! un personnage admirable quoi !...

LE COMTE.— Pas de flatteries.

JOSEPH.— Avec sa fortune, Monsieur le Comte pourrait vivre parfaitement heureux.

LE COMTE.— La richesse ne fait pas le bonheur.

JOSEPH. (*Toussant*).— Hum !... Elle y aide tout de même. C'est mon idée, à moi... Ai-je tort, Monsieur le Comte ?

LE COMTE.— J'avoue... Pas tout à fait.

JOSEPH.— Jean prétend le contraire. Il prêche le maximum des restrictions, le désintéressement absolu... Autant dire, de se faire capucin.

LE COMTE.— Il est âgé. C'est un bonhomme qui se nourrit encore des idées erronées de l'ancien régime. Il n'a point fait la guerre.

JOSEPH.— Il me reproche de l'avoir faite, affirmant qu'elle m'a rendu dingo... (*A voix basse*). Crétin ! que je suis... quelque chose